

## **La paternité de Don Eugenio Corecco auprès des jeunes**

Parler de la paternité de Don Eugenio Corecco auprès des jeunes signifie pour moi parler d'une expérience personnelle, de l'expérience de ma rencontre avec ce prêtre, et sûrement parler d'une des grâces les plus décisives de ma vie. Au commencement de ma deuxième année de philosophie, en octobre 1979, à l'âge de 20 ans, j'ai pu aller habiter dans la maison où vivait le Prof. Corecco à Fribourg, Avenue de Gambach 19. Depuis quelques années, il y partageait sa vie de professeur universitaire avec une douzaine d'étudiants en théologie ou autres facultés, la plupart tessinois et espagnols, appartenant, mais non exclusivement, au mouvement de Communion et Libération que lui-même avait introduit en Suisse dès les années soixante.

La vie de cette maison de Gambach 19 ne se distinguait extérieurement pas beaucoup de la vie des appartements partagés par des étudiants, mais la grande différence était que cette maison n'existait pas simplement pour offrir un logement pendant les études, elle offrait une vie communautaire au service de la croissance humaine et chrétienne de ses habitants. Gambach était une communauté qui éduquait à la vie à travers la vie communautaire elle-même, et une vie communautaire guidée par la présence d'un berger, Don Eugenio.

Tout cela, je n'aurais pas pu le dire en arrivant dans cette maison. Nous avons tous découvert son rôle éducatif en y passant les années de nos études universitaires, en saisissant aussi progressivement que le Prof. Corecco n'était pas tant le directeur de cette maison mais une personne qui, imperceptiblement, nous accompagnait dans une expérience que, plus tard, nous ne finirions jamais de reconnaître comme fondamentale pour le chemin de toute notre vie.

J'ai compris par la suite que le charisme éducatif de Don Eugenio consistait essentiellement dans son amour pour la vocation de chacun de nous. Il ne nous aimait pas simplement par sympathie, bien que sûrement il ait pu ressentir plus de sympathie pour tel ou tel autre des jeunes qui vivaient avec lui. Mon tempérament, par exemple, mon caractère n'étaient pas faits pour susciter sa sympathie. J'étais l'opposé de ses grandes qualités humaines, mais aussi de quelques uns de ses défauts. Ce fut une grâce dans ma relation avec lui, car cela m'a permis d'être plus sensible à la raison profonde pour laquelle le Seigneur nous a fait rencontrer et vivre ensemble pendant cinq ans. Justement: pour que mûrisse ma vie en tant que vocation. Et pas tellement comme vocation au sens d'une forme précise de vocation, comme pouvait l'être la prêtrise, mais dans le sens de vocation à vivre dans le Christ une plénitude d'humanité. Et grâce à cela, au cours de ces années, ma vie a pu prendre des tournants que je n'aurais pas prévus, comme celui de découvrir ma vocation monastique.

Je dis cela pour ce qui me concerne, mais je suis sûr que d'autres pourraient témoigner de la même chose par rapport à leur vocation à la vie sacerdotale ou à la vie de fidèle laïc, en famille, dans une profession déterminée dans la société. D'ailleurs, le ministère de paternité de Don Eugenio n'était pas du tout restreint aux quelques étudiants qui vivaient avec lui, mais rayonnait dans d'autres milieux, universitaires ou non. J'ai découvert seulement après sa mort, par exemple, qu'il accompagnait un nombre incroyable de personnes par voie épistolaire. Mais il est évident qu'à Gambach, on faisait l'expérience directe et quotidienne de son accompagnement.

"Quotidien": ce terme est fondamental pour décrire l'accompagnement de Don Corecco, uni à un autre terme, celui de "communautaire". Cela étonnera surtout ceux et celles qui ont une sensibilité ecclésiale plutôt française, mais pendant les cinq ans où j'ai vécu avec Corecco, je ne crois pas avoir eu plus que 3 ou 4 entretiens personnels avec lui du genre "direction spirituelle". Pourquoi? Simplement parce que la vraie "direction spirituelle", Don Eugenio nous l'assurait à travers la vie communautaire que nous vivions tous ensemble. En accompagnant la vie de la communauté, il accompagnait le chemin de chacun, et cela nous empêchait de concevoir notre vie chrétienne d'une manière désincarnée, ou partielle, car la communauté impliquait toutes les dimensions de notre personne. De fait, l'accompagnement de Don Eugenio se passait surtout à travers les repas communs, midi et soir, où, sans rien perdre de l'hilarité que peut comporter une table numériquement dominée par les jeunes, sa présence nous aidait à cultiver un dialogue communautaire toujours en recherche de la vérité. Notre vie personnelle, nos études, les événements de l'université, de la société, de l'Eglise et du monde devenaient espace de recherche d'un jugement de foi qui devait nous aider à faire un chemin de croissance pour vivre dans la vérité et la charité. Et cela était passionnant! Jamais un repas banal! Et si Corecco se mettait à interroger, souvent sous forme de taquinerie, l'un de nous sur son chemin personnel, ses choix ou attitudes, on ne le percevait jamais comme une indiscretion, car le pas qu'il désirait aider ce jeune à faire, les autres le découvraient nécessaire aussi pour eux. Parmi nous il y avait des étudiants qui se préparaient à la prêtrise, d'autres qui fréquentaient déjà une fille et commençaient à envisager le mariage. Corecco nous aidait à vivre chaque vocation avec la même responsabilité et le même désir de plénitude, et surtout à ne jamais concevoir notre vocation personnelle comme une question privée, abstraite de la vie de la communauté chrétienne. Notre vie personnelle était une cellule vivante dans la mesure où elle croissait dans l'appartenance libre et donnée au Corps du Christ qu'est l'Eglise.

Les repas étaient aussi les moments où, souvent, Don Eugenio invitait des amis et collègues professeurs, et cela était une dimension éducative et formatrice de grande valeur pour nous. Mais aussi, cela permettait à ces professeurs de découvrir, parfois avec surprise, la dimension communautaire et formatrice de la vie de leur collègue, et aussi de partager une expérience d'amitié, comme en témoignera par exemple le Cardinal Schönborn qui appréciait aussi notre cuisine italienne.

Au fond, à Gambach, Don Eugenio nous aidait à vivre quotidiennement et personnellement les grandes dimensions de la vie ecclésiale chrétienne: la fraternité filiale, où l'obéissance est au service de la communion; une régularité dans la prière commune (nous priions ensemble certaines heures de l'Office); la charité, éduquée par le partage des services (cuisine, nettoyages, vaisselle, lessive, accueil des hôtes...); la recherche constante, par l'étude, l'écoute et le dialogue, d'une vérité pour la vie, d'un jugement capable d'éclairer le chemin de notre vocation au milieu des circonstances par lesquelles chacun de nous ou tous ensemble nous devions passer.

Mais tout cela était vécu par un groupe de personnes en pleine ... immaturité, celle de leur jeunesse, et de la culture individualiste qu'ils avaient absorbée de la société et de leur milieu familial. Corecco aurait pu choisir de vivre seul, ou avec d'autres professeurs, ou dans un foyer d'étudiants moins familial, où il aurait plus facilement trouvé des espaces de tranquillité. Mais ce choix de partager la vie des jeunes en formation était pour lui un "oui" conscient et depuis longtemps accordé à sa vocation de prêtre, de pasteur. Il vivait de la conviction que, dans l'Eglise, le pasteur ne peut pas former et conduire le troupeau sans être en première personne un bâtisseur de communauté. Il nous disait: "La direction spirituelle, c'est la communauté". Pour lui, un prêtre peut guider chaque brebis dans la mesure où, d'une manière ou d'une autre, il l'accompagne au milieu d'un troupeau. En effet, sans appartenance à une communauté, toutes les vertus chrétiennes deviennent des valeurs abstraites, ou des engagements volontaristes qu'on n'est jamais sûr de vraiment assimiler, de vraiment incarner. Cela, évidemment, n'est pas une invention de Mons. Corecco: il suffit de penser à saint Benoît.

Pour Don Eugenio, sa vie commune avec les jeunes était un peu ce que le Pape François entend quand il demande aux pasteurs de l'Eglise de "prendre l'odeur des brebis". Notre immaturité et instinctivité de jeunes étudiants étaient cette odeur, dont nous n'étions pas vraiment conscients. Pour nous, la présence et l'amitié paternelles de Don Eugenio allaient presque de soi, nous ne nous rendions pas toujours compte du sacrifice que cela pouvait signifier pour sa vie, aussi parce que en lui dominait effectivement la joie et l'enthousiasme de vivre ainsi sa vocation. Seulement avec le temps, en mûrissant, en nous découvrant capables de devenir nous aussi des pères et des pasteurs, sous n'importe quelle forme, nous avons pris conscience de combien sa charité nous avait engendrés.

Une charité patiente et qui, avec la patience, la miséricorde, laisse grandir l'autre dans la liberté. Je me suis rendu compte, à travers l'expérience avec Don Corecco, combien la patience du berger permet à la liberté de la brebis de grandir, de donner le fruit du don de la vie. Lorsque Corecco voyait que nous vivions mal l'un ou l'autre aspect de notre vie, par exemple certaines relations, ou certains aspects de l'existence, comme la gestion du temps, ou l'usage des biens, ou nos études, n'importe quoi, sa réaction n'était jamais de nous corriger en nous disant: "Arrête de faire ainsi!". Sa préoccupation était de vérifier si nous en étions conscients, si

nous avons nous-mêmes un jugement clair sur ce point faible, sur le manque de liberté que nous vivions dans ce domaine. Lorsqu'il voyait que nous en étions conscients, et donc qu'il y avait en nous un désir de changer, de nous convertir, de mûrir, alors pour lui c'était en ordre, il ne se faisait plus aucun souci: il savait que la clarté de la conscience unie au désir (et donc à la prière) de changer, et l'amitié qui nous entourait, tôt ou tard permettront à la grâce d'accomplir en nous son œuvre. J'ai fait souvent l'expérience, pour moi-même et pour les autres, que cette méthode de conversion est vraiment efficace.

Je souligne cela parce que j'ai vu par la suite que ce respect de la liberté des personnes en croissance, aussi en croissance dans la liberté, n'est pas si fréquent dans l'Eglise. Combien d'abus de la liberté en croissance (et au fond la liberté humaine est toujours en croissance, non seulement chez les jeunes) combien d'abus voit-on dans tant de milieux de vie ecclésiale, tout spécialement lorsqu'il s'agit de former des jeunes, et particulièrement dans une vocation déterminée!

Ces abus sont la conséquence du manque de liberté intérieure en ceux ou celles qui accompagnent et forment les jeunes. Ils sont l'émanation du fait que celui ou celle qui accompagne n'est pas libre de laisser la liberté de l'autre faire son chemin, aussi un chemin qui puisse rompre le lien avec l'accompagnateur pour aller plus loin.

Ce qui m'a toujours frappé en Don Eugenio était sa capacité de conjuguer une sensibilité très grande pour l'amitié avec un détachement absolu qui laissait l'autre s'éloigner pour poursuivre son chemin. Je ne l'ai jamais vu possessif. Lorsqu'il a vu naître en moi l'appel à la vie monastique, il me manifesta sa grande joie de me voir découvrir la vocation qu'il avait entrevue sans jamais me le dire, et il se "retira" aussitôt en me disant que désormais, c'étaient mes supérieurs monastiques que je devais suivre et écouter. Il continua de m'accompagner avec son affection et ses conseils, mais toujours avec le seul désir de favoriser en moi une fidélité libre et transparente au chemin nouveau sur lequel Dieu m'attirait. J'avoue que, maintenant que je dois m'occuper de tant de réalités monastiques dans le monde, je mesure combien cette attitude est d'autant plus rare qu'elle est essentielle...

L'humilité de Don Eugenio était tout simplement le rayonnement du fait que le centre de sa vie et de sa vocation était le Christ, non lui-même. Pour cela, il était libre de se détacher. Il manifestait la priorité avec laquelle il aimait le Christ justement dans le fait que pour lui, l'autre personne était avant tout un mystère de Dieu, et la vie de chacun une vocation qui venait de Dieu et dont Dieu seul connaissait le secret. Au début, je crois qu'il n'était pas très tranquille avec mon intention de devenir prêtre. Il avait de bonnes raisons de craindre que mon idée soit un projet personnel ou influencée par ma famille. Bref, qu'elle ne soit pas libre. Un soir, nous sommes rentrés ensemble du Tessin à Fribourg et il me laissa conduire sa voiture. Il me posa très délicatement quelques questions sur l'origine de ma vocation. Je lui ai raconté l'expérience de gratuité et de joie par laquelle j'ai rencontré le Seigneur et que je m'étais senti fortement attiré à Le suivre pour

toujours. J'ai vu en lui comme un soulagement joyeux et profond, et en même temps une attitude comme s'il s'inclinait devant un mystère qu'il ne devait que respecter. Il en fut tellement rassuré qu'il s'endormit jusqu'à Fribourg.

Ce sens du mystère de la vocation de chacun lui permettait de ne jamais se décourager face à nos manques de maturité, à nos chutes ou régressions. Il savait que, à partir de ce mystère profond, qui au fond coïncide avec la présence et l'amour du Christ Lui-même, on pouvait toujours recommencer. Il y avait plus d'espoir de recommencement en lui pour nous, qu'en nous pour nous-mêmes. C'est cela la miséricorde, la patience du berger qui vraiment éduque, qui vraiment permet un chemin. Sans flatterie, sans sentimentalisme, mais avec un vrai amour, une vraie charité, plus déterminants que tous les sentiments et jugements humains.

L'accompagnement des jeunes resta jusqu'à la fin son ministère prioritaire. Comme évêque, alors qu'il avait suscité presque aussitôt une nouvelle génération de jeunes engagés qu'il formait avec passion à vivre une vie ecclésiale épanouie, il me confia plusieurs fois que son grand regret était de devoir consacrer trop de temps à des activités administratives ou représentatives qu'il trouvait stériles, alors qu'il comprenait que son ministère auprès des jeunes aurait dû être sa priorité. Et plus la maladie avançait, plus les forces diminuaient, et plus il sentait l'urgence de consacrer aux jeunes en formation le meilleur de ses énergies: rencontres, retraites, catéchèses, pèlerinages, Journées Mondiales de la Jeunesse, accompagnement individuel. Il les aimait beaucoup. Pour dire: à ma Bénédiction abbatiale, neuf mois avant sa mort, il emmena une bonne centaine de jeunes tessinois. C'était aussi un peu le symbole du souci qui l'habitait, dans l'imminence de la mort, de confier cette génération de jeunes, dont, à son avis, il n'avait pas pu s'occuper suffisamment, de la confier à de nouveaux pères qui pourraient relever sa passion pastorale pour eux. À ses fils et filles adultes il transmettait avec ses plus jeunes enfants l'héritage de sa paternité.

\*\*\*

Chaque jour où le Prof. Corecco tenait son cours du matin à l'Uni, 10 minutes avant le commencement du cours, la porte de son bureau s'ouvrait pour laisser sortir un cri de supplication d'une extrême urgence: "Caféeee!". Vite, celui d'entre nous qui se trouvait dans les parages, courait à la cuisine et mettait une petite cafetière italienne sur le fourneau électrique. Corecco arrivait après trois minutes, tout prêt pour sortir, et prenait en toute vitesse son expresso en regardant son bienfaiteur avec un beau sourire de gratitude. Puis il courait vers l'Uni Miséricorde, pour tenir son cours, revitalisé par le café de ses jeunes amis. Un café qui était comme un symbole du fait que la science de canoniste qu'il transmettait était aussi éveillée par une expérience de paternité et fraternité qui l'aidait à ne jamais oublier que tout dans l'Eglise, aussi le Droit, doit toujours être animé et se mettre au service de la croissance des fidèles vers cette vie en plénitude que le Christ est venu offrir à toute l'humanité.